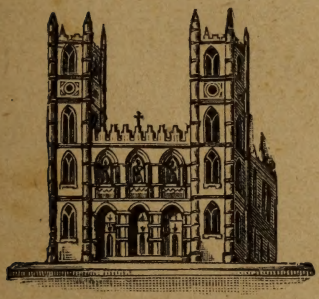
LA

Leçon du Devoir

Par

M. l'abbé THELLIER DE PONCHEVILLE



Première Conférence du Carême de 1917

NOTRE-DAME DE MONTREAL

Droits réservés, Canada, 1917.

LA LEÇON DU DEVOIR

Monseigneur,

Mes très chers frères,

Depuis trois ans, des milliers d'hommes sont aux prises sur le plus grand champ de bataille où des armées se soient heurtées. L'Europe entière tremble sous la violence de leur choc. La commotion formidable qui s'étend toujours fait courir des remous de mort sur l'océan et, à cette heure même, un frisson d'angoisse sur le continent d'Amérique, comme le flot d'une marée débordante qui vient battre les terres lointaines et y jette l'effroi.

Le Canada n'est pas resté étranger à ce drame. Il y participe par sa chair et par son sang, mêlés dans la lutte à la chair de l'Angleterre et au vieux sang de France. Il s'y associe par son cœur, fidèle aux souvenirs ; par son or, généreusement secourable aux victimes. Il y est engagé par son avenir. Aucun pays, fut-ce le plus pacifique des neutres, ne peut demeurer indifférent à l'issue du conflit : les intérêts de tous y sont en jeu, avec les principes mêmes de la civilisation. Car l'arrêt de la fortune décidera quels états exerceront une action prépondérante dans l'assemblée des peuples, mais aussi quelles idées dirigeront demain la marche de l'histoire.

Superficiel le regard qui ne verrait en ce conflit mondial qu'un accident fortuit, comme il s'en est produit tout au long des siècles, cataclysme aux proportions démésurément agrandies, mais toujours confiné dans l'ordre matériel et dont le seul effet serait de modifier, avec les limites territoriales des empires, la répartition de leur richesse et de leur influnce.

Les événements qui s'accomplissent ont une portée plus pathétique. Leurs coups qui ébranleront de puissantes nations bouleverseront des idées, renverseront d'imposantes constructions intellectuelles. Plus encore que le remaniement de la carte de l'Europe, ils préparent un renouvellement des âmes. Ils seront les initiateurs d'un recommencement religieux du monde.

Ces journées solennelles, dont la répercussion sera longue et profonde dans les esprits, sonnent l'arrêt de mort des doctrines matérialistes que notre temps avait substituées aux croyances chrétiennes dans sa vie morale et la conduite de ses affaires publiques. A la lueur cruelle des feux de la bataille, l'impuissance ou la malfaisance de ces principes éclate, et la vieille foi réapparaît, par contraste, dans une splendeur nouvelle dont s'enchanteront encore nos yeux.

Vous vivez loin de ces tristesses. Votre sol a été préservé de ces dévastations, votre âme préservée de ces erreurs. Il ne vous en sera pas moins salutaire de regarder de près les bouleversements et les avertissements du fléau. Comme la prudence de ses chefs veille à préserver son pays du danger de l'invasion

par les armes, la clairvoyance de l'Eglise doit mettre en garde ses fils les meilleurs contre l'envahissement des idées funestes qui assiègent toutes les frontières de la chrétienté et qui, accueillies avec complaisance, ou par simple insouciance, multiplieraient bientôt leurs ravages. Nous ouvrirons donc sur nos ruines encore fumantes le procès des thèses qui prétendaient conduire le monde, afin de voir où elles l'ont mené. Jugeant mieux le péril de l'erreur par le méfait de ses conséquences, nous apprécierons davantage le bienfait du catholicisme en reconnaissant qu'il porte toujours en lui une irremplaçable aptitude à prévenir, et, quand il est trop tard, à guérir les maux auxquels s'expose une génération qui se sépare de Dieu.

Peu de chaires se prêtent à l'exposé de ces vastes problèmes aussi bien que celle où j'ai l'honneur de monter aujourd'hui. En cette ville de Montréal, où un ami des Canadiens est heureux de s'entretenir, dans leur langue commune, avec des amis de la France. En cette église Notre-Dame où un incomparable auditoire a été façonné au goût de ces hautes études regieuses par le zèle pastoral et la valeur théologique du clergé de Saint-Sulpice : vieille richesse de famille ici, mise, comme l'autre, au service du bien de tous, avec une simplicité qui ne permet aucun éloge, avec une libéralité qui commande cependant la gratitude et rend nécessaire parfois de l'exprimer publiquement. Et par surcroît d'heureuse fortune, cette première confé-

rence se place sous le patronage bienveillant d'un archevêque dont les qualités d'esprit et de cœur brillent d'un éclat si vif, que le rayonnement en est perçu d'Europe, en terre française, en terre romaine, sans qu'on puisse distinguer ce que la puissance de la cité prête au renom glorieux de son Prélat et ce que la grandeur personnelle du Pasteur ajoute à la renommée mondiale de sa cité.

Dieu soit béni de toute la joie que ce carême me propose ! Plongés longtemps dans les visions d'épouvante et les scènes de deuil, mes yeux viennent avec amour se relever au milieu des vôtres vers nos admirables perspectives catholiques et se reposer sur l'espoir des horizons moins douloureux qui s'ouvrent, dans cette lumière divine, sous les pas tremblants de l'humanité.

C'est par l'examen de la notion du devoir que s'inaugurera ce matin notre enquête.

I.

Sous les coups de la guerre, une conversion s'est opérée dans nos consciences dont elles sont encore toutes émues. Nous devenions les adulateurs du plaisir : elle a fait de nous les serviteurs du devoir.

Le devoir perdait son crédit. Son respect s'affaiblissait dans les mœurs, son autorité même était discutée, sa notion obscurcie, parfois son principe nié. Soumis à

l'analyse d'une philosophie positiviste, il était dénoncé, en certaines écoles, comme une survivance religieuse, un préjugé théologique à écarter du même geste que le dogme dont il était le fruit fâcheux. L'Eglise continuait à rappeler l'existence d'un Décalogue imprescriptible. On trouvait son enseignement trop rigide et sa voix gênante, Cette vieille morale de nos pères ne pouvait plus convenir à un siècle que d'autres maîtres élevaient dans l'ivresse de ses droits : droit au bonheur, droit à la liberté, droit à l'amour, droit à toutes les fantaisies et à toutes les folies. La foule, séduite, s'engouait de ces formules libératrices. Les mots sacrés jadis la faisaient rire. Les obligations sévères lui faisaient peur. " Devoir ! s'exclamait une héroïne d'Ibsen. Ah ! le vilain mot. Qu'il est froid ! On dirait un coup d'aiguille qui vous transperce le cœur ! "

Nous sommes loin de ce temps, loin de cet état d'esprit. Au son des trompettes guerrières, le devoir a repris sa place d'honneur dans les consciences, même là où la foi n'est pas rentrée encore. Son affirmation resplendit sur des lèvres même fermées à la prière. Sa discipline a ressaisi les âmes. Dans tous les camps, son culte enfante des héros.

A l'occasion de la mort de Paul Hervieu, un théâtre de Paris remettait naguère sur les planches une des pièces les plus retentissantes du célèbre dramaturge : Les Tenailles. Une femme s'irrite contre la loi du mariage indissoluble. C'est la déclamation coutu-

mière de l'épouse qui est malheureuse en ménage, ou qui le croit, ou qui du moins le dit, et à force de le dire finit par le croire, et à force de le croire, finit par l'être en effet. " Est-il admissible qu'en plein XXe siècle une femme ne soit pas libre, libre de se séparer du mari pour qui elle n'a plus d'amour, libre de se donner à l'homme qu'elle aime, libre de disposer de soi, de son cœur, de tout son être, toujours ?..."

Les tirades violentes sonnèrent faux, cette fois, avec un accent d'anachronisme. C'est qu'une servitude, aussi infrangible et plus dure que celle du mariage, pèse aujourd'hui sur toutes les épaules viriles, unanimement, splendidement acceptée par ceux qui avaient longtemps applaudi ces protestations d'anarchie.

L'homme a cessé de se dire libre. Depuis que l'appel de la mobilisation a été affiché à sa porte, la consigne militaire s'est emparée de sa vie et il s'est plié à toutes ses exigences. On ne l'a pas consulté. On ne lui a pas demandé si c'était son goût d'être soldat, de quitter son foyer pour aller se battre, de recevoir de la mitraille en pleine figure. Il n'a plus la parole. Il n'a qu'à se taire et obéir. Quand la consigne est de se faire tuer, il n'a qu'à mourir. S'il refuse, on le fera marcher quand même, sous la menace du revolver. S'il se révolte, une cour martiale brisera sa résistance d'un mot, traduit par douze balles à bout portant. Bon gré, mal gré, on l'arrachera donc à sa famille, à ses affaires, à sa vie facile, à ses habitudes de liberté, pour

le jeter dans un camp, l'expédier aux tranchées, aux Dardanelles, à Salonique, dans la boue de l'Yser, dans les ravins de Verdun, à la mort...

Et le citoyen émancipé trouve maintenant toute naturelle cette sujétion rigoureuse. Il ne s'en scandalise pas, il s'en fait gloire. Sa destinée, son honneur, ce n'est plus d'épanouir sa vie, d'en jouir, mais de la sacrifier pour un but supérieur. Il ne prétend plus la diriger à son caprice : il la subordonne toute entière au devoir qui a repris le commandement de sa conduite. On ne fait pas ce qu'on veut, on fait ce qu'on doit. Au-dessus de la liberté, avant le bonheur, il y a le devoir. Tout le monde est d'accord pour proclamer cette loi absolue. Et la France légère est devenue grave ; et les peuples en conflit se donnent mutuellement ce spectacle de nations entières qui s'astreignent persévéramment à cette discipline implacable ; et les âmes des combattants au fond desquelles on perçoit cette conviction, et leurs visages hirsutes où se lit cette volonté, se parent d'une beauté dont le monde s'émerveille. Les héros sont si nombreux qu'on ne les admire plus ; leurs exploits si fréquents qu'ils deviennent monotones. On se lasse de les entendre. Mais rien n'use chez eux le sentiment d'une obligation pour laquelle ils sacrifient tout, et le temps n'affaiblit pas la force que cette certitude leur communique. Ils ont retrouvé le vrai sens de leur vie, sa noblesse, sa loi.

Quand ils sont partis, sur le seuil de la maison familiale que beaucoup ne devaient plus revoir, la même

parole s'est échangée dans les adieux suprêmes de l'homme qui s'en allait en campagne et de la femme qui restait au foyer. "Va à ton devoir," La même pensée soutient aujourd'hui dans les tristesses de la demeure abandonnée, la mère qui tremble, l'épouse qui souffre de l'absence, la veuve qui pleure sous ses voiles inconsolables — et le guerrier dans sa terre d'exil et de privations. "Fais ce que dois."

Ces mots résonnent encore dans les âmes. Ils y ont créé une énergie qui résiste à toutes les tentations de lassitude. Ils parlent plus haut que les désirs fous de la vie en famille ou les conseils de lâcheté. Nul ne voudrait se dérober à leur appel ni s'exposer à leur condamnation. Mais s'ils cessaient de se faire entendre, la vaillance des meilleurs tomberait tout à coup.

Voici des mois et des mois qu'ils vivent dans la tranchée sauvage où tout leur manque, dans la lutte farouche. Leurs nuits sont souvent sans sommeil, leurs jours sans joie ; la mitraille et la mort s'abattent sur leur chair... Ils ne défaillent pas cependant. Quel est ce prodige ? Une armée ne supporte pas d'aussi intolérables épreuves simplement parce que ses chefs ont décrété de tenir. Si elle tient, c'est que ses soldats eux-mêmes décident toujours qu'ils tiendront. Ce n'est pas l'officier seul qui ordonne : la conscience de chacun le presse de se raidir à son poste. Aucune armature de fer ne préserverait de la débandade la troupe où ce consentement intime ne serait plus donné.

Chaque fois que je me suis penché sur l'un de mes frères de guerre pour épier le murmure intérieur de son âme, j'ai entendu ce frémissement sublime. Tous ambitionnent de pouvoir se rendre et de s'entendre décerner, quand ils reviendront au pays, le témoignage de leur fidélité inflexible à la consigne reçue. Ils regardent la patrie dans ses yeux en fête, où la victoire mettra plus de flamme, plus d'amour : " Tu nous avais confié une tâche, nous l'avons exécutée ! C'est fait. Il nous en a coûté bien des souffrances, mais jamais nous n'avons éprouvé tant de joie qu'à souffrir à ce point pour accomplir notre devoir ! "

J'interroge les plus meurtris : un grand blessé dont les os sont à vif, un agonisant dont toutes les tendresses brisées saignent autant que ses veines déchirées par les éclats, un cœur délicat pour qui la brutalité de cette tuerie est un perpétuel supplice. Ils sont hommes, ils sont enfants ; ils se plaignent, et un gémissement s'exhale de toutes ces douleurs pitoyables. Mais vient la parole sublime, qui emporte toutes ces plaintes. " Oui, c'est dur, M. l'Aumônier. Tout de même je suis content, j'ai fait mon devoir." Ah ! le cri magnifique ! Nous l'entendons cette fois, nous la tenons pour toujours, l'affirmation irrésistible de l'homme reconnaissant que sa raison de vivre, sa grandeur, son bien suprême, résident tout entiers dans son devoir.

II.

Ce fait nouveau nous mène plus loin qu'il ne paraît. Nos idées doivent se redresser à présent, comme s'est redressée notre conduite. La réforme de nos mœurs est faite ; il reste à faire le revision de nos idées. Logiquement, nous sommes tenus désormais à désavouer tous les systèmes qui proclamaient notre indépendance absolue et à rappeler la doctrine qui affirme que l'homme est soumis à un ordre moral éternel : c'est un premier pas décisif sur le chemin qui monte vers Dieu.

Puisqu'il le faut, dit le soldat, mis en face d'un ordre pénible, on le fera. Et il obéit. C'est bien. Mais pourquoi faut-il ? se demande le penseur. Beaucoup de braves gens, dans son voisinage, ne se posent pas la question ; tant mieux, leur pauvre philosophie sans foi, aurait peine à découvrir une solution qui vaille. Mais d'autres plus exigeants, ont besoin de savoir ; plus cultivés, ils ont l'obligation de s'instruire afin d'établir irréfutablement et de maintenir hors de conteste cette primauté du devoir. Ils se mettent donc à réfléchir, et l'angoisse les mord soudain au cœur. Que ce problème est terrible !

Un père vient de conduire à la gare l'aîné de ses fils, conscrit qui rejoint se caserne. Patriote, il est fier de donner un soldat à la patrie. Père, il est bouleversé par le départ de son premier enfant. Rentré chez

lui, la poitrine oppressée, dans le silence de la maison où les plus jeunes sont endormis, il songe. Cette nuit, le sommeil ne viendra pas pour ses paupières inquiètes. Seul, à sa table de travail, par delà l'étroit cercle de lumière que projette sa lampe, il interroge l'ombre, il cherche à saisir encore l'image de l'absent, et la vision aimée s'enfuit toujours, vers l'inconnu ténébreux, vers le gouffre. Ah! ces beaux visages de 20 ans, la mort en semble jalouse! Dès qu'elle les voit arriver en ses domaines sanglants, elle les emporte au galop. Elle prendra celui-ci. " Je ne reverrai plus mon enfant ! "

Un pressentiment froid comme une lame d'acier a traversé ce cœur endolori. Il se parle à lui-même, pour s'exhorter au courage. " J'ai abandonné mon fils à la France, à l'hécatombe ; je l'ai conduit au sacrifice. Il le fallait. Mais pourquoi fallait-il ?"

Pourquoi ? reprend l'écho, déjà lointain, dans la conscience de l'adolescent, qui veille lui aussi, cahoté par les roues du train qui l'emporte, remué dans toute son âme par mille pensées douloureuses. Il sera brave, ce petit, autant que ses camarades. Mais, ce soir, il est triste, en pensant aux siens, à toute cette douceur du foyer perdu, dont il évoque le charme attendrissant. L'inconnu l'effraie, la bataille, les blessures, la mort qui l'attend au fond d'un trou d'obus. " Je ferai mon devoir, comme tout le monde. Mais pourquoi faut-il faire son devoir ? "

Six mois plus tard, il tombe contre les fils de fer ennemis où il agonise, sans secours. Abandonné sur la terre froide, aucune main ne fermera ses yeux, personne ne connaîtra jamais sa souffrance, ni sa fin, ni sa sépulture. Pendant que de sa poitrine trouée un dernier flot de sang lui monte aux lèvres, une affreuse pensée de doute l'envahit. " Je me suis sacrifié à mon devoir. Pourquoi? Pourquoi? " Et comme son cri: au secours ! comme son dernier râle, la question formidable, désespérante, demeure sans réponse...

Le problème une fois soulevé, il n'y a plus de paix possible pour une âme tant qu'elle ne l'a pas résolu.

Et aucune solution ne lui sera satisfaisante, tant qu'elle n'expliquera pas cette loi supérieure à l'homme en la rattachant à un législateur divin.

D'où vient que le devoir a le droit d'exiger l'immolation de ma vie ? l'immolation même de vies qui me sont plus chères que la mienne et que je sauverais volontiers en me sacrifiant pour elles, et que je dois cependant moi-même sacrifier. Noble et malheureux père, oui, tu devais livrer ton enfant !

Ce ne sont pas les hommes qui peuvent se contraindre les uns les autres à de tels renoncements.

Me plier sous le poids de leurs volontés additionnées et coalisées contre la mienne, me commander par la force, oui, ils en ont le moyen. Me faire obéir par la peur ou l'intérêt, soit ! Mais introduire une obligation morale dans ma conscience, non, ce n'est pas de leur compétence. Quand ils seraient des millions et moi

seul à l'encontre, leur nombre ne leur donnerait pas cette puissance. Tous les hommes réunis ne peuvent pas créer le plus petit devoir, obliger l'un d'eux à se dire à lui-même : je dois !

O mon semblable, faillible comme moi, quel titre as-tu pour m'imposer ta vérité incertaine, ta conception arbitraire de la vie, ta règle de conduite fantaisiste ? Toi, mon égal, comment voudrais-tu devenir mon maître et transformer ton caprice en un ordre, par lequel je me sentirais lié ?

La société, si elle n'est faite que de nos consentements réciproques et de nos apports communs, peut s'emparer de mon corps par sa hiérarchie militaire et me pousser, par la main de ses gendarmes, jusque dans les champs du massacre. Mais elle n'a pas la faculté de s'emparer de mon âme ni l'autorité nécessaire pour lui dicter sa loi.

Si j'ai reçu ma vie, comme les autres, du hasard, elle m'appartient ; la leur est également à eux. Chacun en dispose comme il l'entend, chacun est maître chez soi. Mon existence a le sens que je veux lui donner, elle prendra la direction qu'il me plaira de lui tracer.

De qui ai-je à recevoir des ordres ?

La nature, pas plus que l'humanité, n'est capable de prononcer ce mot énorme : devoir.

Nature aveugle. qui ne connaît pas elle-même le dessein qu'elle poursuit, elle m'assignerait un plan dont j'aurais à tenir compte ? Inconsciente, elle m'a, par je ne sais quel prodige, donné l'intelligence. Régie par

la nécessité, elle m'a enfanté libre. Mère inférieure à ses fils, marâtre sans âme et sans amour, qu'elle renonce à être notre maîtresse de morale ! Je lui échappe. Ma supériorité à l'égard des choses qui m'entourent est de pouvoir lutter contre elles. C'est mon privilège d'homme que de me soustraire aux servitudes de l'univers. J'en profiite, et je garde ma liberté.

Je ne rencontre donc nulle part sur mon chemin, un devoir auquel je sois tenu d'obéir. Le trouverai-je enfin en moi-même ?

Dans mon être mêlé, troublé, des tendances violentes s'en vont en sens opposés. D'un côté, désirs du bien ; de l'autre, appétit du mal. Tantôt une aspiration délicate vers les cimes, et tantôt d'infâmes convoitises tournées vers les abimes. Des voix contradictoires s'agitent en ce chaos de ma conscience. Les unes chantent la beauté du sacrifice, le culte du drapeau, l'honneur, le dévouement : " Mourir pour la patrie, c'est ta plus haute vocation, ce sera ton éternelle gloire. Renonce à tout ce que tu aimes, renonce à vivre. Egale-toi aux héros, va rejoindre le Christ dans sa folie sublime en donnant comme lui ton sang pour tes frères." Mais le cantique généreux s'interrompt déjà : d'autres rumeurs retentissent. Elles blasphèment la vertu, elles raillent la stupidité de la mort héroïque : " Une seule chose compte, ta vie, ta peau, toi. Laisse donc là le souci des autres. Sacrifie-les, s'il le faut, sacrifie tout plutôt que de perdre un jour de bonheur. Sois prudent, sois égoïste, sois lâche. . ." Pourne serait-ce pas cet appel qui l'emporterait ?

Si je suis seul en face de moi, je suis libre de choisir, de renoncer à l'un de ces instincts pour mieux satisfaire l'autre. Je ferai taire toute réclamation ; j'étoufferai, je tuerai toute pensée élevée, tout remords. Qui m'en fera un crime ? A ceux qui se scandalisent, je jetterai la réponse du Christ à ses accusateurs : Lequel d'entre vous me convaincra de péché ? Au nom de quoi me convaincrez-vous que j'agis mal ?

Au nom de ma dignité ? Vous me représentez qu'il serait plus beau d'être bon, honnête, courageux, dévoué ? C'est discutable, s'il n'y a pas hors de nous une beauté absolue, une perfection réelle, avec laquelle nous puissions confronter nos actes pour en apprécier comparativement la valeur morale.

Mais ce qui est tout à fait niable, c'est le caractère obligatoire de cette dignité. Encore une fois, qui me force d'être digne ? Suis-je obligé de m'obliger moi-même ? Si je ne veux pas ce mieux, si je n'ai pas le goût de cette noblesse de cœur, qui me persuadera que je dois me contraindre malgré moi ? Mes passions appellent le plaisir comme mes poumons appellent l'air. Elles existent réellement, elles. Je les sens vivantes en moi, je les porte toutes frémissantes dans ma chair et dans mon sang. Et vous voulez que je les mortifie au profit de ce devoir mystérieux qui est incapable de justifier ses prétentions, qui se refuse à me présenter ses lettres de crédit, qui n'est nulle part, qui n'est pas ?

Mais nous nous forgeons des chimères qui sont des chaînes ! Nous nous dupons avec des mots ! C'est nous

qui projetons l'illusion de notre esprit dans le néant des choses. Par delà les nuées qui nous trompent, il n'y a pas de réalité morale s'imposant à nous : il n'y a, en nous, qu'une abstraction, incapable d'engendrer une obligation. Et maintenant qu'elle s'en est assurée, qu'elle a vu clair, la conscience humaine, prise de vertige devant ce gouffre vide, vacille, s'abandonne et va sombrer dans un scepticisme effrayant !

Kant évoquait, dans une phrase fameuse, les deux spectacles qui donnent à l'homme le sentiment de l'infini, " la voûte étoilée sur sa tête, et la loi morale dans son cœur." Cette parole est grande. Mais, ô philosephe de Koenigsberg, de même que les astres d'or qui flamboient au firmament n'y resteraient pas suspendus si la main du Créateur qui les a jetés dans l'espace ne les y supportait sans cesse, de même cette loi du bien gravée en nos profondeurs ne continuera pas de s'y lire si la foi en Dieu ne lui garde son relief et sa vertu.

Que l'athéisme s'installe dans toutes nos chaires et domine toutes les intelligences : le désastre moral deviendra irréparable.

Rien n'existe donc plus de ce que les siècles croyants nous avaient appris à respecter. Plus de Créateur, plus de Maître infini, plus de Juge éternel, plus de décalogue, plus de loi chrétienne, plus rien. Rien au-dessus de nous ; au dedans de nous, rien. Ni Dieu là-haut, ni âme en nos poitrines. Le fond des choses, c'est le néant ; la fin de notre être, la pourriture qui git dans un cercueil. Le monde est indifférent à nos ef-

forts, à nos sacrifices, comme à nos crimes. La vie est une mauvaise farce, où chacun se tire d'affaire comme il peut ; un instant qui passe, et auquel il est logique de demander le plus de jouissance possible, avant l'épouvante finale, la mort. Convenons donc que tout est vain, et dispensons-nous mutuellement de ce que nous appelions le devoir.

L'animal ne s'embarrasse pas de nos scrupules. Il assouvit ses instincts et s'endort sans trouble, quand il est repu. Puisque l'humanité n'est faite elle aussi que de sang et de muscles, connaissant sa déchéance, que du moins elle en recueille le honteux profit. Créature de poussière et de misère, jette tes entraves absurdes, odieuses, et livre-toi, comme la bête, à toutes les impulsions de ta nature qui veut jouir insatiablement. Amuse-toi tant que tu peux, ce sera toujours insuffisant et trop court dans ta lamentable destinée ! Si tu es riche, amasse encore plus d'argent dans tes coffres et achète toutes les satisfactions qui sont à vendre dans l'universel marché de la gloire et de l'amour. Pauvre, insurge-toi, le couteau aux poings, la rage au cœur, contre une société qui te refuse ta part de bien et de liberté. Soldat, embusque-toi pour te soustraire à la bataille. Déserte, si tu as le moyen de te mettre à l'abri. Le premier des biens c'est la vie, puisqu'il est celui qui te permet de goûter les autres et que, celui-là perdu, tout est perdu pour toi. Ecarte donc cyniquement de ta route la douleur, fuis la mort, plonge-toi dans le bien-être, le plaisir, la volupté, roule dans la

turpitude, gave-toi d'orgies, jusqu'à ce que tu t'en ailles culbuter dans la fosse sinistre où on poussera du pied ce qui reste de l'homme, maintenant qu'il ne reste rien de Dieu : un paquet de chair qui tombe en décomposition !

C'est ainsi qu'au terme d'un impitoyable enchaînement de scepticisme et d'immoralité, la conscience se désagrège, l'énergie morale se dissout et le découragement brise les cœurs les plus robustes.

Frères de toutes races, qui, à cette même heure, dans l'horreur de l'inextricable mêlée, n'avez pour tout réconfort que la pensée d'un devoir, laissez crouler vos vies et vos énergies dans la désespérance. Cette force suprême à laquelle vos vous raccrochiez, lui gardant toute votre foi : si l'athéisme dit vrai, sous les grands cieux déserts, sur la terre maudite, elle n'est qu'un songe, pis que cela, un mensonge !

III.

Les hommes valent souvent mieux que leurs doctrines. Par un heureux illogisme, bénéficiant à leur insu d'une longue formation religieuse, beaucoup continuent de croire au devoir, alors même qu'ils ont cessé de croire en Dieu. Quelques années de négation n'abolissent pas totalement l'œuvre morale des siècles dont nos âmes ont hérité.

A la longue, cependant, l'action corrosive du matérialisme, gagnant de proche en proche et s'attaquant à

la substance héréditaire de nos pensées, rongerait en nous la notion même du devoir et détruirait jusqu'au souvenir d'une distinction entre le bien et le mal. Puisque la guerre nous a provoqués à réfléchir et à réagir, ne laissons pas échapper cette occasion providentielle de rendre à la loi morale la plénitude de sa force en la reliant à son principe éternel. Les vieux Grecs disaient qu'il serait plus facile d'édifier une cité en l'air que de bâtir une société hors du culte de Dieu. Au milieu des systèmes qui s'écroulent faute de l'inébranlable appui, l'humanité, c'est son honneur et son tourment, s'efforce en ce moment de remettre plus haut qu'autrefois le principe du devoir : elle ne le redressera, elle ne le maintiendra debout qu'en le replaçant sur son piédestal divin.

Catholiques, ce sera notre œuvre.

Nous savons, nous, que le Bien existe. Il est pensé quelque part. Il est voulu par quelqu'un. Il n'est pas une chose vague, fuyante, impersonnelle, inerte. Un Dieu vivant lui prête le support de son être. En cette personnalité magnifique, idéale et réelle tout à la fois, la perfection morale prend conscience de soi et peut désormais revendiquer nos hommages. Conçus par la sagesse infinie, ses ordres sont édictés par une volonté souveraine qui les sanctionne de sa toute puissante autorité.

Ici nous sortons des régions indécises de l'impératif catégorique, des formules froides et vides, de l'abstrait. Le devoir s'anime, s'éclaire. Il parle sur un ton

de commandement où se sent le droit absolu du chef. Son affirmation sans équivoque, sûre d'elle-même, ne laisse place à aucune hésitation. Dieu nous a créés pour le servir : avec ces quelques mots dont le catéchisme instruit déjà l'enfance et qu'il a popularisé dans toute l'humanité, nous possédons d'avance la justification de tous nos devoirs.

Je découvre donc enfin, pour imposer légitimement une orientation à mon activité, quelqu'un qui vit comme moi, plus que moi, celui-là même dont ma vie m'est venue. Auteur de mon être, il en reste le régulateur né ; témoin de mes actes, il en sera le juge. En face de lui, cette fois, je me sens responsable de moi-même et de mes œuvres. Son titre à me diriger est écrit en chacune des fibres de mon corps et des facultés de mon âme qu'il a façonnées par son action créatrice et qu'il pénètre sans cesse de l'afflux de sa puissance. Tiré par lui du néant, pétri de ses mains, animé de son souffle, je lui demeure suspendu : que son énergie conservatrice se retire un instant de moi et je retombe tout aussitôt dans l'abîme.

L'obligation d'obéir à la loi de Dieu me saisit donc aux entrailles. Je lui suis substantiellement subordonné, nécessairement soumis. Je suis, en permanence, à sa disposition entière. Je ne m'appartiens pas. Il n'y a place, en moi pour aucune activité indépendante. Ma vie n'est pas à moi. Je ne suis pas libre d'en faire l'usage que je veux : elle doit s'employer toute à l'œuvre pour laquelle j'ai été créé, se ranger au service di-

vin, se consacrer à son devoir. Que je sois heureux ou non, que je meure en guerre à l'aube de mes jours ou dans le crépuscule pacifique des années de ma vieillesse, c'est d'une importance médiocre. Ce qui importe, c'est que le Maître me voie sans cesse à sa tâche, et que, ma journée finie, je puisse me présenter devant lui sans craindre son reproche, dans l'attente confiante du mot béni de bienvenue qui accueillera l'âme du juste sur les parvis des cieux : "Euge serve bone et fidelis. Salut à toi, bon serviteur, qui ne m'as point été infidèle : entre, à présent, dans l'allégresse de ton Seigneur !"

Eclairé par cette lumière d'en haut, fortifié par ces perspectives de l'au delà, le croyant traverse ce monde les yeux toujours fixés sur sa Loi. Chaque pas qu'il fait, chaque action qu'il pose, compromet ou assure sa destinée éternelle, suivant la direction qu'il leur imprime. Il le sait, et cette pensée rend grave sa conscience. Le devoir est chose infiniment sérieuse pour lui : dans sa voix il entend l'écho de la voix divine. Quand il lui résiste, il perçoit dans ses propres remords l'anticipation de la divine sentence. Au front de ceux qui exercent une autorité sur lui, il aperçoit, malgré leurs faiblesses humaines, un reflet de la majesté de Dieu. Tout chef légitime est son agent, son représentant. Leurs consignes guerrières elles-mêmes se revêtent de cette beauté d'une obligation religieuse. Et les plus obscures corvées dans la monotonie des camps, aussi bien que les besognes terribles du corps à corps

meurtrier deviennent des œuvres saintes, des mots d'ordre sacrés. Quand cette foi en Dieu va rejoindre dans un cœur ardent l'amour de la patrie, s'y associe pleinement, et fait de ces deux sentiments une même conviction, une même ferveur, elle donne à la conscience du soldat la fermeté d'une épée. L'alliage est si parfait, la trempe si forte, que la lame ne se brise jamais.

" Vous, prêtres, me déclarait un Colonel, vous avez pour soutenir le moral de nos troupes, dans les circonstances tragiques, les raisons qu'on ne discute pas." Il disait vrai. En face de l'absolu, dans la pleine clarté de Dieu, la certitude de l'obligation s'épanouit au fond des consciences, l'héroïsme gonfle les poitrines, et une résolution indomptable arme les bras.

Mais voici que le Catholicisme offre à notre culte du bien un nouveau secours, d'une douceur et d'une vigueur merveilleuses.

Ce devoir lointain que nous adorons dans la majesté des cieux a voulu se rapprocher de nous, prendre un visage, une voix, semblables aux nôtres, un cœur, sensible au nôtre, nous apparaître et se mêler à notre vie, pour se faire aimer de notre humanité. La sainteté éternelle, qui n'était que pur esprit, a pris chair et elle habite maintenant parmi nous. Le Maître qui nous tient courbés dans le respect de sa toute-puissance est venu se coucher à nos pieds sur la paille d'une crèche, s'établir dans notre intimité, nous convier à des relations familières, fraternelles avec lui, et par le don ma-

gnifique de son amour, provoquer en retour un élan prodigieux de notre misère reconnaissante vers sa beauté infinie.

Tout ce que la philosophie humaine a pu inventer n'égalera jamais cette influence profonde qu'exerce le christianisme en engageant notre cœur au service de notre devoir. Les éducateurs qui croient en Dieu suffisent à faire respecter la loi morale. Mais nul ne la fait aimer comme ceux qui croient au Christ. C'est par lui, qu'un principe de progrès infini est entré dans la conscience de l'humanité. Rien n'a une efficacité comparable pour provoquer sans cesse notre effort vers plus de vertu.

L'homme résiste à l'autorité qui lui commande : il se laisse vaincre par la prière d'une amitié. Quand un père dit à son fils : " Fais ceci, je te l'ordonne," un sentiment mauvais d'indépendance gronde parfois au cœur de l'adolescent : je ne le ferai pas, précisément parce que tu m'en donnes l'ordre. Mais la mère survient : " Fais-le, parce que je t'aime." Et le révolté se rend à cette parole. Indocile à la voix impérieuse qui veut le contraindre, il se rend à celle qui a l'accent du cœur.

Dieu n'ignore pas ces contrastes de notre nature. Il nous prend par nos côtés généreux : " Je ne vous traiterai plus en serviteurs, mais en amis. Faites ce que je vous ai demandé parce que je vous ai beaucoup aimés. Devenez parfaits à force d'amour."

Et nos âmes d'enfants s'émeuvent de gratitude pour

cette condescendance paternelle. Elles s'attristent des fautes qui ont fait pleurer l'ami divin, qui l'ont fait mourir de douleur volontaire, dans l'expiation de la croix. Elles se reprochent les moindres indélicatesses qui ont blessé son regard fixé sur nous et déçu sa tendresse. Elles s'exaltent à la pensée qu'elles peuvent accroître leur ressemblance avec lui et par cet embellissement courageux faire son ravissement. Un jour, à son appel qui les sollicite, sous l'influence de sa grâce qui les travaille, elles se soulèvent enfin au-dessus de leurs faiblesses coutumières. Le désir de lui plaire s'allume en nos poitrines. Une flamme d'enthousiasme sacré jaillit, la soif de la perfection nous tourmente... C'est trop peu, pour apaiser cette ardeur qui nous consume, c'est trop peu que de vivre en serviteurs impeccables du devoir, nous voulons en devenir des passionnés, des amoureux, nous aspirons à en être les victimes. Et cette émulation de générosité qui a précipité Dieu des cîmes du ciel sur les chemins de notre indignité, emporte l'homme plus haut que cette terre, au royaume des saints...

O Jésus, qui personnifiez éternellement le souverain Bien, vous avez rendu visible l'autorité du devoir à nos pauvres yeux de chair ; vous perpétuez au sein de notre détresse sa présence agissante, qui reconforte notre volonté, qui nous fait honte de nos lâchetés. Mais surtout vous nous présentez son amabilité en tout votre être avec une telle séduction persuasive, une telle attirance irrésistible, que ceux-là qui ont fixé

sur vous leurs regards, sont incapables désormais de rien lui refuser, par amour pour vous, capables de tout souffrir, plutôt que de vous offenser en trahissant une obligation de leur conscience, et qu'éprises de vous, leurs bandes en armes s'en iront à la bataille, au nom de leur devoir, comme à une croisade et mourront avec la sérénité rayonnante des martyrs.

Proclamer que Dieu est le fondement nécessaire du devoir, reconnaître que Jésus-Christ en est l'auxiliaire le plus précieux, ce sera notre premier profit religieux de guerre.

Car en dépit de ses incommensurables désastres, la guerre apporte au monde un profit qui les surpasse.

Humainement, elle est une ruine que rien ne pourra réparer. Qui fera le compte des journées de sueur, des siècles de labeur à accumuler pour refaire ce qu'elle aura détruit ? Mais dans le plan divin, cet effroyable gaspillage de richesse doit se compenser d'un enrichissement spirituel qui est hors de prix. Notre infortune elle-même s'offre à nous rendre des biens plus précieux que nos réserves matérielles saccagées et toutes les vies anéanties : les notions morales qui nous échappaient et que nous pouvons ressaisir. Le trésor des vérités éternelles enfin reconquises nous dédommagera de nos milliards perdus.

Nos sacrifices ne nous paraîtront plus trop lourds, si, en échange du sang et de l'or versés à flot, nous retrouvons pleinement Dieu.